

## Les Cahiers des Dix



1942

Léo-Paul Desrosiers, M.S.R.C.

Numéro 7, 1942

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079858ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079858ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrosiers, L.-P. (1942). 1942. *Les Cahiers des Dix*, (7), 283–313.  
<https://doi.org/10.7202/1079858ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# 1942

Par LÉO-PAUL DESROSIERS, M.S.R.C.

Dans ses aspects variés, le Montréal de l'année 1942 est l'état présent mais transitoire d'une évolution commencée il y a trois siècles. La Ville-Marie primitive a produit ses conséquences à la façon d'une semence jetée dans le sol; puis les âges ont inséré des greffes étrangères sur la plante, des influences extérieures ont agi sur elle, l'atmosphère où elle croissait s'est modifiée.

Tout d'abord, il importe de fixer le point de départ. La fondation de Montréal se rattache purement à un dessein religieux. Elle s'exécute sur une île vaste, aux assises de pierre, ancrée au fond d'une large avenue navigable et au point de jonction d'un grand fleuve et d'une rivière aussi considérable que le Rhin. Cet emplacement est dangereux, car il se situe dans le flanc de la nation iroquoise; il est important, car il commande la circulation sur les deux artères du pays. Enfin, comme élément ou capital humain se présentent quelques centaines de Français triés sur le volet quant à la pureté de la foi, quant à l'ardeur religieuse, quant à la morale et quant au courage.

Quelques mois à peine s'écoulent, et la nouvelle église qui devait imiter « la pureté et la charité de la primitive », doit se transformer en forteresse de guerre et subir pendant vingt-cinq ans l'assaut du Sauvage. La troupe sainte devient régiment de soldats. Les défrichements que l'on devait pousser avec vigueur, languissent dans les escarmouches. Peu de ménages s'établissent. Aucun séminaire ne s'ouvre pour les Sauvages qui fuient cette île où règne la guérilla. Et les missionnaires ne peuvent absolument pas se disperser chez les nations. En un mot, la population ne quitte pas la brèche; quand les combats en ont trop diminué le nombre, on jette dans la fournaise de nouvelles recrues qui fondent à leur tour.

Les fondateurs avaient-ils prévu ce destin? Dans une certaine mesure, oui. Le Père Charles Lalemant avait vécu au Canada pendant deux périodes distinctes et il possédait des renseignements de première main. Cependant l'entreprise de Montréal s'organise dans le même temps que la grande guerre iroquoise commence. Maisonneuve apprit plus de détails en descendant du navire à Québec; on se chargea vite de les lui donner. Car les gens familiers avec le pays étaient étonnés de cette audace innocente. Pourtant ni les uns, ni les autres ne pouvaient prévoir avec exactitude l'ampleur que prendrait le conflit, la cruauté qu'il revêtirait, les périodes qu'il saurait couvrir.

D'ailleurs, il n'infligea au premier dessein qu'une courbe temporaire et peu profonde. La volonté qui avait dessiné le plan de Ville-Marie était tellement forte qu'elle lui imposa une partie de son idéal durant les années terribles même, en attendant de la ramener tout à fait dans sa vocation première. Car Saint-Sulpice saisit, comme on l'avait prévu, la direction de cet état semi-indépendant que fut d'abord l'île de Montréal; il fonda la grande tradition sulpicienne qui traverserait toute l'histoire montréalaise comme ces tiges de fer que l'on enfouit dans le béton. La Congrégation de Notre-Dame naquit et elle entreprit la formation de la population féminine de la ville. L'Hôtel-Dieu se développa, soigna les Sauvages et les Français. Le défrichement ne conquit qu'un modeste domaine; cependant l'élan initial était donné, la culture se pratiquait, de jeunes ménages subsistaient sur des fermes. Bientôt les Sauvages viendraient à l'instruction, comme le voulaient les « Motifs » et les missionnaires se répandraient chez les tribus.

Puis, en plus, une grande tradition militaire a pris naissance. Ville-Marie a porté le faix de la défense contre les Iroquois, elle a protégé la colonie. Tracy, vice-roi, y découvrira donc les meilleurs guerriers de la Nouvelle-France, c'est-à-dire les soldats qui connaissent le mieux l'adversaire, le terrain du combat, et qui ont acquis la ruse, le courage, la rudesse. Avec leur assistance, il mènera ses incursions

punitives à bonne fin. Ensuite, il posera le long du fleuve les officiers du régiment de Carignan, et Montréal aura trouvé des voisins.

La paix s'établit. Montréal ne compte que quelques centaines d'âmes à peine. Les seigneurs concèdent fiefs, arrière-fiefs et terres. La ville proprement dite s'entoure d'un cercle de seigneureries. Des colons attaquent la forêt dense sur de nombreux points de la périphérie.

Dans le même temps Montréal devient définitivement le grand lieu de traite de la Nouvelle-France. Encore hier, les flotilles de canots, les interprètes, les marchands tenaient leur foire annuelle, tantôt à Québec même, tantôt aux Trois-Rivières, tantôt au cap de Victoire, près de Sorel. Montréal avait connu cet honneur aux jours lointains de Champlain. Maintenant le commerce des fourrures lui revient pour une longue période, avec ses gains et avec ses maux. Pendant un siècle et demi, il sera l'un des éléments les plus importants de la richesse de Montréal. Il lui fournira des scènes pittoresques et une tradition remplie de coutumes et d'aventures singulières.

Pendant ces quelques années, les missionnaires commencent aussi les grands travaux prévus par les fondateurs. De Montréal, ils s'éloignent pour se répandre chez les Iroquois et les tribus plus importantes de l'ouest. Ils remportent ici et là quelques succès. Les fondateurs de poste les suivent. Et sur les traces des uns et des autres, les coureurs de bois recueillent les peaux de castors qui donnent une assez belle rémunération.

Cet ouvrage n'est pas tout de suite poussé à fond. De nouvelles guerres iroquoises ou anglo-iroquoises interrompent l'invasion du continent. Montréal se ceinture de palissades. Des réduits de pieux offrent un abri dans l'île aux divers groupes de colons. Et c'est alors que la ville voit éclore et prendre son essor la plus belle nichée d'aiglons de la Nouvelle-France; le baron de Longueuil et les sieurs de Sainte-Hélène, d'Iberville, de Maricourt, de Bienville, de Sérigny, de Châteauguay, d'Assigny. Et les accompagnent Callières, Vaudreuil, Ramezay, Nicolas Perrot et bien d'autres guerriers fameux, car la juridiction du gouverneur de Montréal s'étend maintenant jusqu'à Sorel.

De la Louisiane à la baie d'Hudson, des Grands Lacs à Terre-Neuve, ils remplissent le continent du bruit et de la promptitude de leurs victoires. Frontenac les lance, les retient, il coordonne leurs efforts. C'est l'ère militaire la plus glorieuse de l'histoire de Montréal.

L'Iroquois a trouvé des compagnons de lutte. En arrière de lui, les Montréalais ont cette fois rencontré l'Anglais. Une population de langue étrangère s'augmente rapidement au sud. Leurs traitants de fourrures viennent se heurter aux nôtres dans l'Ohio et au sud des Grands Lacs. Sous le désir des fourrures se dérobe, chez chaque nation, la volonté d'augmenter ses possessions continentales. Et ainsi s'amorce au sud-ouest de Montréal le conflit définitif.

L'Iroquois quitte subitement la scène. Préparée de longue main par Callières, et, sous sa direction, par des chefs de poste et des missionnaires, favorisée par un vieux chef onnontagué qui a toujours accordé un bon traitement aux prisonniers français, la grande paix se conclut à Montréal au milieu d'un apparat extraordinaire. Les cérémonies font époque dans l'histoire. Une grande terreur a pris fin. Encore hier, les Iroquois exécutaient le massacre de Lachine, encore hier, ils posaient leur camp au confluent de l'Outaouais et du Saint-Laurent, et refoulaient vers la ville une population clairsemée.

Les milices de Montréal travaillent ensuite à la délivrance de Québec. Et l'invasion anglaise échoue. Montréal entre dans sa seconde période de paix. Pendant une quarantaine d'années cette fois, la ville se développera de nouveau dans les ouvrages des champs. Son expansion extérieure surtout sera grande. Elle avait déjà fourni Cavalier de la Salle, l'un des grands explorateurs du Canada. La Durantaye, Cadillac, Du Lhut, lui sont des noms familiers. Traitants, coureurs de bois et découvreurs s'enfoncent de plus en plus loin dans le continent. Ils pousseront jusqu'aux abords des Rocheuses. Récoltées au lac Michigan, au lac Supérieur, dans les prairies de l'ouest, les fourrures formeront des cargaisons pour Montréal. En un mot, explorations, découvertes, établissements de postes et ensuite de forts, expéditions de guerre au lac Michigan, sur le fleuve Mississippi, communications en-

tre le Canada et la Louisiane, développement d'une colonie en ce dernier endroit, création de compagnies pelletières donneront au Montréal de cette époque une physionomie bien spéciale. Ce sera la ville de la vie au grand air, des canots d'écorce, de la forêt, des deux grands fleuves du continent, des lacs lointains.

L'emplacement des villes futures se dessine dans l'intérieur du pays: c'est à peine une esquisse. En sortant des portes de Montréal, on tombe dans la sauvagerie. Les murailles de pierre qui l'enceignent et que l'on a construites quelques années après la conclusion de la paix, renferment toujours le dernier noyau important de population. Et, pour cette raison, l'ancienne Ville-Marie est le centre de cette vaste activité continentale; elle est la main qui rassemble les fils des routes lointaines. Elle est le point de départ pour l'inconnu. L'animation y règne continuellement. Officiers des régiments, marchands, fonctionnaires, communautés y construisent des bâtiments divers à l'architecture solide et fine. Quelques industries s'ajoutent aux anciennes. Montréal sort définitivement de l'état embryonnaire.

Mais cette activité tournée vers l'extérieur nuit aux travaux agricoles ou sédentaires.

Quand la dernière lutte éclate, Québec garde le pays contre l'attaque maritime, mais Montréal est le pivot de la défense continentale. Il devient bientôt le dernier centre de résistance. Vers lui convergent enfin les colonnes ennemies qui pénètrent par la route du Richelieu, des Grands Lacs, du Saint-Laurent inférieur. L'armée de Montréal a joué un rôle de premier plan à la bataille de Sainte-Foye. Maintenant, elle s'enferme dans les vieilles murailles dilapidées; elle ne compte que deux milles cinq cents soldats et seize milles Anglais l'assiègent. La route du ravitaillement est bloquée. Lévis brûle ses drapeaux. La capitulation se signe.

Alors s'ouvre pour Montréal comme pour le pays une seconde période bien différente de la première. Un grand fait la domine; l'homogénéité religieuse, ethnique et linguistique de la ville est soudainement brisée. Du jour au lendemain elle cesse d'être exclusivement

française. Les bataillons étrangers s'installent chez elle. Le gouverneur change de nationalité.

Des marchands agressifs envahissent Montréal sur les talons des soldats. En quelques années, ils mettent la main sur la grande source de richesse: le commerce des fourrures. Comment y réussissent-ils? L'affaire est mal étudiée. Quelques faits sont clairs cependant. Tout d'abord, les capitaux français subissent une dévalorisation presque complète. Et il faut beaucoup d'argent et beaucoup de crédit pour porter la traite dans toutes les parties du pays. Une canotée de marchandises vaut 500 louis à Montréal, 660 à Michillimakinac, beaucoup plus aux Rocheuses ou sur le littoral du Pacifique; les risques sont grands; puis c'est un commerce à longue échéance, il faut attendre deux, trois années, les pelleteries dont le prix remboursera les avances. Pour organiser cette entreprise, les négociants anglais apportent des capitaux importants; en second lieu, ils connaissent bien le pays d'où doivent provenir maintenant les marchandises, les mises de fonds, le crédit: ils en viennent. Et bientôt marchands de Londres et marchands du Canada formeront une ligue solide pour l'exploitation des ressources pelletières. Leurs voyageurs pénétreront jusqu'au Pacifique et jusqu'à la mer Arctique. Chaque tribu indienne viendra porter ses fourrures à un poste.

Du moins, l'élément français de Montréal vit dans une paix relative. Il travaille à des besognes moins rémunératrices. Son sort est-il fixé de façon définitive? Il ne sait. Il réclame vite ses droits de sujet britannique pour se défendre contre l'assimilation. Ses revendications sont modérées et fermes. Elles sont déterminées par l'attitude souvent hostile du groupe agressif des marchands anglais qui demandent une Chambre, mais exclusivement anglaise et protestante, une magistrature et un fonctionnarisme, mais où eux seuls occuperaient des postes, et qui prennent pour acquis que l'anglicisation et la *protestantisation* ne sont qu'une affaire de temps. Au fond, les Français demeurent dans l'expectative. Anglais et Américains entrent bientôt en conflit. Ces derniers s'unissent aux Français. La haute stature de La

Fayette se profile à l'horizon. Puis voici la proclamation du comte d'Estaing: « Vous êtes nés Français, vous n'avez pu cesser de l'être ». Des paroles pareilles éveillent un écho vibrant. Une habile propagande se poursuit. Mais les Etats-Unis et la France ne trouvent pas la formule. Et l'Angleterre est habile. Elle a voté l'Acte de Québec, elle exploite les fautes des Américains, elle surenchérit. Mais ni les uns ni les autres n'excitent d'enthousiasme bien prononcé. Dans une apathie qui excite l'ire de Carleton, le district de Montréal assiste aux événements sans y prendre une bien grande part. Les troupes américaines occupent la ville. Elles la quittent après le siège inutile de Québec. La masse ne se passionne pas, en général. Un peu plus tard, la révolution française jettera quelques feux brefs. Enfin, en 1813, les bataillons de milice de Montréal, commandés par leur lieutenant-colonel, Charles de Salaberry, remporteront la victoire de Châteauguay.

Pendant que la patience des travailleurs de la terre élargit avec lenteur la superficie des défrichements, le groupe des marchands conduit toute une agitation en faveur des institutions parlementaires. Il est singulièrement actif. Cependant la population française reste dans la défiance. Elle craint les modifications qui l'excluraient de la Chambre et des Conseils. Elle redoute les taxes qui constitueraient un lourd fardeau. Déjà, elle ne possède aucune espèce d'autonomie puisque le gouverneur n'existe plus et que la ville est administrée directement de Québec par l'intermédiaire des juges de paix.

Enfin, quand l'heure est venue, Montréal élit des députés français et des députés anglais. C'est dire que la zizanie s'installe dans ses murs à l'état latent. C'est la maison divisée sur elle-même. Le jeu parlementaire s'apprend vite quand on est le premier Papineau. Un fils plus grand que lui le remplace plus tard. Des hommes de premier ordre les entourent l'un et l'autre, comme Charles de Saint-Ours, de Léry, Charles de Salaberry, Louis Guy, D.-B. Viger, P. Bédard, H. Cuveillier, Quesnel, Louis Bourdages. D'une année à l'autre, la bataille se fait plus vive. Quand on pose des principes, il n'est pas facile d'empêcher la croissance des conséquences. Les institutions représentatives de-



mandent un gouvernement responsable, le contrôle des deniers publics. Quelques questions, quelques problèmes donnent de l'animation aux débats. L'âpre conflit de races surgit comme il fallait s'y attendre. Divers incidents le nourrissent. Bientôt, Montréal se passionne tout entier. Et, comme autrefois aux heures de guerre, il jette sur la brèche ses fils les mieux doués. Il s'enrôle dans les associations secrètes, il fournit un gros contingent d'écrivains, d'orateurs, de journalistes. Et tous ces hommes de talents animent de leurs harangues les districts voisins. Mais Montréal est profondément divisé sur lui-même, car le recensement qui aura lieu sept ou huit ans plus tard, donnera plus de la moitié de la population aux Anglais. Aussi quand l'insurrection éclate, Montréal ne peut se révolter. Il est trop bien gardé. Cependant nombre de ses fils connaissent la prison ou l'exil: Mondelet, Papineau, La Fontaine, Cartier, D.-B. Viger, Coursol, Louis Morin, Pierre de Boucherville, Cinq-Mars, Fullum, Ducharme, Berthelot, Vallée, etc.

Ces hommes politiques de grande envergure ont créé une nouvelle tradition. Au début, Montréal s'était mis à la tête du pays dans les combats militaires. Au cours de cette dernière période, il se met à la tête du pays dans les combats parlementaires. Papineau l'a représenté dans sa témérité peut-être trop audacieuse. Tout de suite le lendemain, La Fontaine se mettra non seulement à la tête de Montréal mais à la tête du Canada français. Avec sa force lourde, intelligente, têtue, il marchera à la conquête du gouvernement responsable; il réinstallera la langue française dans ses droits; il jouera dans l'histoire non seulement canadienne, mais impériale, un rôle d'une grandeur qui ne fait que s'affirmer à mesure que les années passent.

La solution que La Fontaine avait trouvée était excellente dans le principe. Certains détails de la constitution en empêchaient l'application harmonieuse. Un autre fils de Montréal, Georges-Etienne Cartier, jouera un rôle non moins grand dans l'établissement et l'élaboration de la Confédération. De plus, il représentera Montréal dans son esprit d'entreprise et d'affaires.

En attendant que l'avenir tout modelé sorte de ces mains puissantes, le gibet s'élève dans Montréal, les navires emportent des exilés, les prisons se referment sur une partie de l'élite. Montréal paie ainsi la pénalité. Plus tard, pourtant, il affirmera que des années 1791 aux années 1870, ses grands parlementaires auront occupé les premières places sous les feux de la rampe et qu'ils auront dirigé la province, presque sans interrègne, pendant des années particulièrement difficiles.

Au cours de la première partie de ce siècle se forment en même temps les instruments de la grandeur économique de Montréal. Gage avait établi une douane à Montréal et statué que les navires pourraient y décharger directement leurs marchandises. Le projet n'a pas de suites immédiates. Propulsé par la vapeur, l'*Accomodation* accomplit son premier voyage jusqu'à Québec; quelques années plus tard, le *Royal Williams* traverse l'océan de la même façon. Quelques années se passent et la première locomotive roule de Laprairie à Saint-Jean. Montréal est le milieu où se fondent et s'organisent les chemins de fer. Un premier pont franchit le fleuve. Le lac Saint-Pierre se creuse. Les navires océaniques ont le passage libre. En 1830 une commission du port avait vu le jour afin de mieux surveiller et diriger le développement des quais. Dickens s'y promènera à loisir en 1842. Depuis quelques années la banque de Montréal existe de même que la première compagnie d'assurance. Le système des canaux s'approfondit à l'ouest de Montréal, et surtout le canal de Lachine auquel on avait travaillé sous le régime français.

Alors, dans ce domaine économique, Montréal prend d'emblée la tête du Dominion. Pourquoi? Parce que se développent peu à peu les conséquences du bon choix de l'emplacement. Montréal est un lieu de transbordement; Montréal est le point de suture entre le réseau de transport océanique couvrant toutes les mers du globe, atteignant les pays, et le réseau fluvial, ou ferroviaire, ou routier de l'intérieur du Canada. Les rapides de Lachine amorcent pour ainsi dire la fortune de la ville. On l'avait bien noté déjà. Aux temps lointains du régime

français, toute cargaison, toute expédition militaire devait quitter les barques à Montréal. Pour que la ville grandisse bien, il faut que le chiffre des importations et des exportations se déculpe, c'est-à-dire qu'il faut que les régions de l'ouest se peuplent, se cultivent, s'enrichissent. Aussitôt que l'Ontario s'habite, Montréal s'accroît; quand les prairies de l'ouest s'ouvrent à l'agriculture, le volume des transactions commerciales nouvelles vient tout de suite s'inscrire à Montréal. La prospérité de Montréal est liée à celle du pays, l'une et l'autre croissent au même rythme.

Et cette première conséquence en entraîne une infinité d'autres.

Les chemins de fer exigent les ateliers de chemins de fer, la navigation, les chantiers maritimes; le point de transbordement appelle les maisons d'importation et d'exportation; le volume des affaires appelle les banques et les assurances. Ces avantages réunis attirent la population qui commande les industries de consommation, les industries d'exportation. Et ainsi de suite. C'est un fleurissement de conséquences enchevêtrées qui, dans un jeu de plus en plus rapide, à un rythme de plus en plus accéléré, conduisent à l'immensité du Montréal moderne.

Dans le même temps se développaient les institutions municipales. Le gouverneur une fois disparu, le Parlement possède la juridiction complète. Il administre par l'entremise de juges de paix. Les députés vivent loin de Montréal, ils en connaissent mal les besoins. Alors les citoyens demandent une charte en 1786. Ils l'obtiennent en 1831, mais la perdent en 1836 pour la recouvrer en 1840. Jacques Viger est le premier maire. Durant une quarantaine d'années l'élément français ne possède pas bien en mains la majorité du conseil ni le sort de la ville. En ces circonstances, il se comporte avec un soin extrême. Parlant de la conduite des nôtres durant ces heures d'équilibre critique, un Anglais fera plus tard l'aveu suivant: « . . . ils eurent le bon sens d'élire leurs meilleurs hommes ». Et l'on reste surpris du nombre des citoyens de valeur qui passèrent alors par le conseil municipal. Enfin, vers 1880, ils récolteront le fruit de leur prudence

et de leur sagacité; ils assumeront une majorité absolue et le contrôle des affaires. C'est une lutte dont le détail est aujourd'hui fort oublié. Soit avant, soit après cette date, l'élément français apportera une contribution importante au progrès ordonné de la ville. L'aqueduc municipal circulera d'abord dans des conduites de bois, les rues s'éclaireront d'abord au gaz, les tramways emprunteront d'abord la traction animale. Ils se transformeront avec bonheur cependant à mesure que le progrès moderne inventera des matériaux nouveaux.

En un mot, les habiles administrations de la commission du port et de la ville proprement dite formeront durant les trois derniers quarts du XIXe siècle les éléments d'une tradition saine. Elles seront l'oeuvre d'une bourgeoisie avisée et progressive. Celle-ci se rend compte que l'administration de la cité exerce une répercussion profonde et quotidienne sur l'existence des particuliers. Il semble bien que toute la population participe au grand oeuvre: les classes dirigeantes en présentant à l'élection des hommes de premier choix; les électeurs en accordant à ces derniers leurs suffrages. On retrouve là une volonté commune imposée par la lutte serrée entre des éléments divers.

Le domaine intellectuel participe à ce progrès. Mais à un rythme beaucoup plus lent. La cloison posée entre la France et le Canada résiste pendant trop d'années. L'élaboration d'une bonne loi d'éducation doit attendre la trêve qui suit l'établissement du gouvernement responsable. Puis, dans un jeune pays, les énergies se tournent vers l'exploitation des ressources naturelles, le défrichement, les autres besognes de construction et d'amélioration. Enfin dès la révolte américaine, l'imprimerie se fonde. En 1778, en 1785, en 1813, 1815, 1818, 1830, 1832 naissent des revues, des journaux qui, sauf un, vivent et meurent assez rapidement. Jacques Viger, le premier maire de Montréal, devient vite la personnalité littéraire la plus solide de son temps. Il laisse la *Saberdache*, un document historique d'une valeur extraordinaire et spéciale, son *Album*. Il s'assure ainsi une large place dans nos lettres. Michel Bibaud porte dans la littérature une activité inlassable et beaucoup de fécondité. Il publie le premier

volume de vers, il fonde des revues, il écrit des récits historiques. Joseph Quesnel et Joseph Lenoir riment avec plus de bonne volonté que de succès. L'abbé Ferland est natif de Montréal et il composera une grande histoire du Canada que l'on réédite encore aujourd'hui.

Tout le siècle s'écoule cependant sans que Montréal donne à ces commencements un développement régulier et solide. Il est possible de relever d'autres noms. L.-O. David, l'abbé H.-A. Verreau, Napoléon Bourassa et surtout Laure Conan et Arthur Buies attachent leurs noms à quelques oeuvres de valeur. En fin de compte, on sent bien que le résultat n'est pas satisfaisant, même en ajoutant à la liste les noms des hommes politiques qui écrivirent des livres.

Une aube se dessine dans les toutes dernières années de ce siècle. Des poètes s'unissent pour former un cénacle. En voici les noms : Gonzalve Desaulniers, Gill, Nelligan, Lozeau, Ferland, Charbonneau. Cette pléiade a soudain découvert une source de poésie plus pure ; elle a atteint un degré de culture supérieur ; son vocabulaire est plus abondant, plus coloré, plus émouvant. Le goût est enfin plus sûr. Une sève nouvelle coule dans les strophes.

Même lenteur, même incertitude, mêmes flottements dans le développement des bibliothèques publiques, des universités, de l'éducation. Une petite bibliothèque anglaise naît avant 1800 ; les Sulpiciens organisent une bibliothèque française vers la moitié du siècle dernier. Elles donneront beaucoup plus tard Fraser et Saint-Sulpice. Leur histoire sera composée de vicissitudes. Cependant, il faut dire que dans le même temps les bibliothèques particulières sont parfois d'une singulière richesse. Quelques inventaires semblent le prouver, sans que l'on puisse cependant en tirer une conclusion absolument certaine.

Mais ce sont les débuts des universités qui sont les plus lamentables. Ils présentent des spectacles de confusion, de haines, de combats. McGill s'extrait assez habilement et assez vite de difficultés sans profondeur ; la période de tâtonnements est courte. La formation subséquente d'une université montréalaise française est un spectacle pour

les siècles. Le débat et les récriminations enterrent les générations futures sous une avalanche de papier imprimé qui étonne aujourd'hui, qui peine, qui produit l'une de ces impressions désastreuses dont il n'est pas facile de se remettre. Aegidius Fauteux entreprit un jour de classifier ce fouillis. Des notes subséquentes écrites de sa main prouvent assez qu'il n'avait pas tout inventorié, et que de temps à autre jaillissait du passé quelque brochure oubliée dans quelque grenier.

Ne pouvait-on régler simplement les grandes choses?

En un mot, l'avenir s'amorce péniblement et dans des conditions qui inspirent des craintes de même que des pensées pessimistes et moroses. Pourquoi ce manque de netteté dans la pensée nationale, pourquoi cette espèce d'apathie dans la volonté? L'unanimité a disparu, la perception n'a pas de promptitude, l'intelligence ne discerne plus l'institution indispensable, la régression suit le progrès, la division règne avec une âpreté sans limites. On semble ignorer que dans cette lutte entre individus, entre collectivités qu'est la vie, celui-là, toujours, occupera l'emploi ou le poste inférieur qui sera le moins bien informé, le moins bien cultivé, le moins bien instruit.

Parmi les facteurs du Montréal moderne, il faut aussi signaler l'augmentation de sa population. Augmentation naturelle sous le jeu des naissances; puis afflux des fils de la campagne; puis arrivée des immigrants que les grandes villes attirent parce que le marché du travail y devient large et varié. De 13,000 en 1803, 32,000 en 1828, 44,000 en 1844, la population passe à 107,000 en 1871. L'augmentation est fort rapide jusqu'en 1901, mais elle n'atteint pas tout à fait 100,000 âmes par dix ans. A partir de ce recensement, alors que la ville compte 328,000 âmes, l'augmentation dépasse les cent mille personnes par décade jusqu'en 1931. De 1931 à 1941, la population s'augmente de 818,000 âmes à 890,000 âmes; durant la même époque la population de l'île de Montréal et de l'île Jésus passe de 1,020,018 à 1,127,074, et l'on se demande si au fond, l'augmentation n'a pas été la même que pour les décades précédentes, la population s'étant ré-

partie dans Montréal et sa banlieue, au lieu de se concentrer dans la ville même. D'une autre façon, il avait fallu deux cent neuf ans environ pour atteindre cent mille. En moins de quatre-vingt ans ensuite, la population aura atteint près de 900,000.

Alors, les uns après les autres, sont apparus les facteurs de ce Montréal cosmopolite, vaste et moderne, qui a remplacé l'humble Ville-Marie enceinte dans son fort de pieux. Et celui-là, quels aspects principaux présente-t-il?

Tout d'abord, il faut s'enquérir de son port qui est le principal artisan de sa prospérité. Aucun voyage n'offre plus d'imprévu et de charme. C'est un spectacle que Verhaeren aurait aimé, car il mêle les scènes industrielles aux aspects de la nature. Sans doute, il était plus pittoresque à l'époque des voiliers quand Dickens en visite aimait à se promener sur les quais de « granit ». Aujourd'hui, l'accès est difficile. C'est une aventure que d'atteindre les jetées où d'énormes paquebots dégorge leurs cargaisons hétéroclites. Treuils et grues les vident dans un grand fracas de câbles, de chaînes et de halètements de vapeur. Les charriots automobiles courent sur les planchers, disparaissent dans les hangars. Là-bas, des charbonniers déversent leur anthracite ou leur houille bitumineuse dans des nuages de poussière; ou bien les cargos des nations expulsent quelques produits exotiques. Ici, au pied des élévateurs tubulaires, de gros conduits aspirent au fond des cales le blé des Grands Lacs; là, des pétroliers laissent couler leur chargement liquide. Des remorqueurs répondent aux appels impératifs des transatlantiques; puis, d'humbles goélettes, artisanes de la navigation fluviale, se chargent jusqu'à la ligne de flottaison, ou plutôt s'envelissent sous les marchandises. Les trains circulent sur une longue distance. A l'arrière se dressent les entrepôts entourés du peuple plus modeste des hangars. Les camions, longues files, apportent les marchandises de l'intérieur et rapportent les produits expédiés des pays lointains. Les wagons accourent par les voies qui rayonnent dans toutes les directions du compas. Du fond des mers et du fond des Grands Lacs se présentent les navires lourdement chargés. En un

mot, le port de Montréal est aujourd'hui un mécanisme énorme, soigneusement ajusté, qui travaille avec une belle tenue.

Il a perdu dans une certaine mesure la première place qu'il occupait dans le Dominion. Car durant l'année financière 1940 le tonnage des navires qui ont fréquenté le port de Vancouver enregistrait un total de onze millions, tandis que celui des navires de Montréal n'enregistrait qu'un tonnage de huit millions. Dans le même temps les recettes nettes d'exploitation étaient de trois millions en 1940 pour Montréal alors qu'elles n'atteignaient même pas un million pour Vancouver, preuve de la bonne organisation et de la bonne économie de notre havre.

En arrière de la large bande des quais, entrepôts, hangars, chantiers maritimes, usines de distillation de l'huile, qui ourlent le rivage, s'insère, au centre, le Montréal ancien. Ce district participe d'une façon particulière à l'activité maritime. Il y participe par l'importation, par l'exportation, par la réception et par l'expédition des marchandises. Durant le jour, le trafic emplit les anciennes rues tracées par Dollier de Casson. Le flot continue des autos et des camions ne cesse pas. Mais le soir, le vide s'y fait et rien n'est plus reposant que de s'y promener dans le silence. Les pas éveillent des échos dans ces vieux couloirs de pierre. Parmi les constructions d'allure moderne, entre les hauts édifices, se dérobent encore de vieux bâtiments d'autrefois. On les reconnaît vite à leur architecture spéciale. Voici l'église Bonsecours et voilà le château Ramezay. Puis l'église Notre-Dame élève ses tours unies et carrées, et le vieux séminaire enferme entre ses constructions anciennes et ses murs un asile de verdure et un coin de campagne. Ici et là, dans les rues aux noms anciens, aussi vieilles que Montréal, on reconnaît telle place, telle maison, telle relique. Tout ce sol est historique. Champlain a essarté ce coin de terre. Maisonneuve a construit là le premier fort. La première messe s'est célébrée, le premier arbre s'est bûché, le premier fort s'est construit, les premiers combats se sont livrés dans ce district. Le milieu a bien subi quelques modifications. Où se trouve la rivière Saint-Pierre où Champlain et



ses compagnons amarraient leurs barques? Où s'élève le clocher où les Soeurs Judith Moreau de Brésoles et Macé tremblaient de crainte en sonnant le tocsin pendant que soldats et Iroquois se livraient tout près un combat incertain? On peut bien dire que toute l'histoire de Montréal est concentrée ici.

Ce large épaulement de terrain entre le fleuve et la rue Craig, il supporte un quartier fort peuplé. La rue Saint-Paul fut longtemps l'artère principale, puis la rue Notre-Dame l'a détrônée; vers 1850, la rue Saint-Jacques a détrôné à son tour la rue Notre-Dame comme rue des magasins et des promenades. Un peu plus tard, la rue Sainte-Catherine est devenue à son tour la voie bordée de montres. Les rues Notre-Dame et Saint-Jacques ont conservé leur clientèle. L'ancienne architecture a disparu presque partout. Les édifices modernes se sont élevés l'un après l'autre autour de Notre-Dame, du Palais de Justice, de l'hôtel de ville. Ici, sur la crête de cet éperon, se concentre aujourd'hui la vie financière de la cité. Banques, compagnies d'assurance, de navigation, journaux, grosses entreprises diverses, maisons de courtage, bourse, chemins de fer y possèdent leur siège social ou de vastes bureaux. Avocats et notaires s'y promènent comme chez eux. En un mot, voilà le royaume de la finance en arrière de celui de la vie maritime. Les opérations de la chambre de compensation locale des banques à charte nous révèlent l'importance de ce Montréal. Pour 1940, elles se chiffrent à un total de cinq millions deux cent mille. Le chiffre est à peu près le même en cette année 1940 que pour l'année 1936. Dans ce domaine Toronto dépasse un peu Montréal puisque ses opérations s'élèvent pour 1940 à cinq millions six cent mille. Ce dernier chiffre est inférieur pourtant de huit cent mille dollars à celui de l'année 1936. En un mot, de 1936 à 1940, Montréal a conservé pratiquement tout son terrain tandis que Toronto a subi une perte importante. Ces statistiques indiquent bien la solidité et la stabilité des affaires montréalaises.

Le Montréal industriel s'amorce aussi dans le quartier occupé par le Montréal de la finance. Il ne s'y termine pas. Celui-là est beau-

coup plus dispersé. Il érige ses vastes fabriques percées de fenêtres dans les quartiers populeux, en plein centre des maisons; il les égrène en chapelets le long des chemins de fer et des voies de navigation, surtout le long du fleuve et du canal Lachine. Ses cheminées crachent leurs fumées dans le ciel. Il compte des établissements, des entrepôts, des cours, il absorbe une population d'ouvriers. Ses produits enfin alimentent non seulement le marché local, mais en plus le marché canadien et le marché étranger.

Encore dans ce domaine, Toronto et Montréal se font une lutte serrée où tantôt l'une, tantôt l'autre arrive bonne première. Le capital placé dans l'industrie était en effet de 409 millions à Montréal en 1938 et de 424 millions à Toronto. Mais le nombre du personnel occupé était un peu plus élevé à Montréal de même que le coût des matières premières. La valeur brute des produits fabriqués dans notre ville était de 474 millions tandis qu'il n'était à Toronto que de 455 millions. Et, en 1939, il atteignait 483 millions; Toronto dépassait légèrement Montréal pour le chiffre des établissements et pour le total des salaires et gages.

Cependant Toronto n'a pas le port de Montréal. Ses statistiques maritimes ne peuvent subir la comparaison avec celles de notre ville. Et Montréal, quand elle combine sa force maritime et sa force industrielle et sa force bancaire arrive à un total plus élevé que celui de n'importe quelle ville canadienne. Sa population est aussi plus nombreuse. En un mot, Montréal conserve toujours son premier rang, bien qu'il lui soit chaudement disputé.

Industrie, commerce, finances, affaires ont revêtu chez nous les formes modernes, c'est-à-dire puissantes, concentrées, c'est-à-dire internationales, c'est-à-dire anglaises, ou du moins américaines. Car aujourd'hui, dans le monde, toutes entreprises de même genre s'amalgament, forment des sociétés qui opèrent non seulement dans notre ville, mais encore dans plusieurs provinces, et souvent encore au Canada de même qu'aux Etats-Unis. Les Canadiens-français qui commençaient à posséder assez d'argent pour les industries de ca-

ractère local et même provincial sont maintenant un peu submergés sous ces flots nouveaux de capital étranger. Ils ne possèdent pas assez de numéraire pour construire des affaires aussi vastes; celles qu'ils ont organisées, ils les voient pérécliter; ou bien ils en perdent la direction effective; ou bien ils n'impriment plus le caractère de leur nationalité aux compagnies qui les absorbent ou dans les bénéfiques desquels ils participent.

De l'avance enregistrée péniblement depuis une cent cinquante d'années, que reste-t-il? Des fragments, en apparence. Un affaiblissement et des ruines ont marqué ces dernières années. C'est une situation presque inévitable dans la situation où les Canadiens-français sont placés sur cette terre d'Amérique. Il faut s'en alarmer, mais en même temps il faut se dire qu'un îlot de terre française entourée de toutes parts d'une mer anglo-saxonne, ne peut échapper à certaines invasions dans le monde international du commerce et de la finance. Les frontières ne les arrêtent pas, celles-là.

Cette situation présente des dangers. Le capital apporte ordinairement avec lui un nombre plus ou moins important de hauts fonctionnaires bien rémunérés. Partout où il s'installe, s'installe en même temps le noyau des étrangers qui reçoivent les hauts traitements, et qui ainsi occupent le haut du pavé, possèdent la richesse. Le nombre de charges bien rétribuées que les Canadien-français devraient occuper est diminué de façon désastreuse. Le chiffre des traitements que les Canadiens-français devraient recevoir est réduit de la même manière. Le montant de numéraire que les Canadiens-français devraient recevoir et pourraient consacrer à des entreprises ou à des oeuvres n'est pas suffisant. Alors aussi naît souvent cette plainte: peu des nôtres peuvent occuper des emplois d'ingénieur électricien, ou chimiste, ou des postes comportant de hautes responsabilités. C'est parfois vrai. Pourquoi? Tout simplement, parce qu'en étudiant ces métiers ou ces professions, les jeunes n'ont aucune assurance d'obtenir l'un de ces emplois qui sont, dans une certaine mesure, chasse bien gardée. Alors, ils ne s'y préparent pas.

En descendant des coteaux occupés par les rues Notre-Dame et Saint-Jacques, les rues plongent, au centre surtout, dans les quartiers les plus mauvais de la ville, c'est-à-dire parsemés ici et là de taudis, d'aspect minable, vétustes avant l'âge. Pas d'arbres, pas de gazon, d'étroits couloirs de briques, de pierre, de ciment, d'asphalte où s'enferme une population ouvrière lassée. Jean N'arrache s'y promène avec sa sensibilité frémissante.

Vers l'ouest, le sud et le nord, l'aspect général de l'habitation se relève à des degrés divers. L'architecture, en général, demeure assez pauvre. Les escaliers extérieurs tournoient dans le vide. La verdure demeure rare. Le logis est étroit et long, il ne reçoit pas assez de lumière et d'air. Il n'est pas suffisamment salubre. C'est le Montréal des multitudes et des masses qui s'étend, à façade continue, de même hauteur, uni comme la mer.

Au centre de cet entassement de peuple, sur les paliers successifs ou les longues terrasses de la montagne, s'épand le Montréal des quartiers plus riches, le Montréal de la petite et de la grande fortune. Là se sont construits la résidence à logement unique, le *duplex*, le *quadruplex*, les maisons de rapport à tournure luxueuse. Ces constructions sont toutes en général bien éclairées, bien aérées; elles se logent dans la verdure, parmi les gazons, les fleurs; elles ouvrent leurs fenêtres sur les larges vues lointaines de la plaine. Les quartiers qu'elles emplissent peuvent se comparer à ceux des autres villes. Ils ont de l'agrément et de la beauté. L'architecture peut manquer de variété parfois, tomber aussi dans la prétention; mais elle présente de belles et robustes réussites et des caractères suffisants de bon goût.

Enfin se développent ici et là sur l'île des agglomérations plus ou moins importantes: Hampstead, Ville Mont-Royal, Montréal-Ouest, etc., qui imitent les quartiers de la montagne, jouissent de plus de tranquillité, ressemblent sur certains points à des villages jetés en pleine campagne.

Du haut du Mont-Royal, un soir d'été, sur l'une des cîmes encore intactes, couvertes d'arbres, on voit combien est grand le Mont-

réal de l'année 1942. Il est loin d'occuper toute l'île. Cependant, il l'a pénétrée dans toutes les directions. Il a envoyé ses colonnes de maisons s'insérer entre les cultures maraîchères: deux rues circulent parfois entre des champs plantés de céleris, d'oignons, de navets et de choux; ou bien encore entre les vergers et les fermes. Il a posé sur de nombreux points des centres de rayonnement; il s'avance par cent routes au rythme des grandes villes, c'est-à-dire que la construction est rapide, que l'envahissement est prompt. Traversant le fleuve par ses nombreux ponts, il a conquis des bandes de territoire sur les rives voisines. Dans la nuit, c'est une prairie de lumière, une roue lumineuse qui roule autour du mont. Chaque année, le flamboiement s'étend plus loin. Et l'on pense aux premiers Français qui, sortant de leur fort palissadé, se sont enfoncés en forêt un jour d'automne pour examiner un peu la topographie du sol.

Et quelle population habite ce grand Montréal?

Les chiffres du dernier recensement ne sont pas tout compilés. Ceux du recensement de 1931 donnent les deux tiers des habitants de Montréal à la race française. Sur ce point, celle-ci enrégistre une amélioration fort notable.

Tous faits historiques s'oublent. Qui se souvient maintenant d'un Montréal à majorité anglaise? Pourtant, tel fut le fait d'une importance primordiale auquel nos ancêtres durent faire face durant le milieu du siècle dernier et qui dut soulever bien des inquiétudes. L'élément français se multipliait assez vite, mais les navires transportaient des milliers d'immigrants, des Irlandais surtout, et les jetaient dans nos villes et nos campagnes. La Gaspésie, Québec, Montréal, les Cantons de l'Est faillirent être submergés sous cette inondation. Dans notre ville, les nôtres n'étaient plus que 19,000 sur 44,000 en 1844, 26,000 sur 57,000 en 1851, 43,000 sur 90,000 en 1861. L'équilibre se rétablit en 1871, car cette année-là, les Canadiens-français comptent 56,856 âmes contre 60,369 d'autres nationalités; et, en 1881, ils poursuivent cet avantage, car ils sont 78,684 âmes contre 62,065 d'autres nationalités. La lutte était gagnée. L'amélioration devait se

continuer. L'alerte avait été vive; et elle explique bien des sursauts énergiques, des fermetés, des prudences, des mouvements patriotiques du siècle dernier. On ne savait pas en ce temps-là le sort que le lendemain réserverait à notre nationalité. On avait perdu le contrôle du conseil municipal. Il fallait utiliser toutes les forces.

La suprématie française est désormais assurée. Puis, les frontières du district occupé par les nôtres s'éloignent chaque jour autour de la cité, la population y devient homogène, assurant une alimentation ethnique moins mêlée. Un tarissement momentané de l'immigration conduit moins d'étrangers chez nous. Alors, le phénomène même qui s'est produit à Québec, se répètera ici: après des heures d'incertitude, un rétablissement sûr.

L'état actuel présente cependant des inconvénients et des dangers. Des Anglais sont venus et arrivent encore avec le capital anglais et avec le capital américain. Ils forment une oligarchie industrielle, commerciale et bancaire qui se rattache à l'immense population anglaise du continent en dehors de Québec.

Alors de nombreux patrons sont anglais et leurs ouvriers canadiens-français. Vivre dans la dépendance d'une autre nationalité n'est ni plaisant, ni salutaire. L'apparence du Montréal moderne est anglaise. Une forte proportion des hauts traitements et des emplois importants nous échappe; des carrières lucratives sont presque fermées à nos jeunes. Le voisinage des races ayant produit une espèce d'irritation, la bourgeoisie anglaise de Montréal n'apprend pratiquement aucun français et ne suit pas l'exemple de la classe aisée de l'Angleterre. Alors les Canadiens-français portent tout le fardeau du bilinguisme: celui-ci alourdit les programmes scolaires à bien des échelons, il apporte sa hotte d'anglicismes, des dangers d'assimilation et souvent une connaissance moins approfondie de la langue maternelle. Par les journaux et la radio, il suscite dans la population française des courants d'idées étrangères qui ajoutent pour ainsi dire des divisions surnuméraires aux divisions inévitables, répandent de la confusion dans les esprits et brouillent les problèmes qui se posent chaque jour. Le

danger existe que nous portions sur ceux-ci le jugement précis qu'une autre nationalité peut nous inspirer, car qui ne connaît les manipulations tendacieuses des nouvelles? Enfin, les différences ethniques s'accompagnent parfois de passages de l'un à l'autre groupe; et qui perd sa foi catholique s'allie souvent avec les Anglais, comme au temps lointain des Huguenots; et qui méprise un peu les siens reçoit tout de suite l'appui de l'adversaire. Enfin, le contact de deux races n'est jamais calme; sous des apparences pacifiques, il dérobe une contestation violente et secrète: il se manifeste par des convulsions souterraines. C'est le phénomène bien connu de deux arbres plantés trop près l'un de l'autre.

En général, le caractère principal du Montréal primitif est bien conservé dans le Montréal moderne, et c'est le caractère religieux. On n'y trouve peut-être pas un catholicisme héroïque, embrassant une population tout entière, comme au temps de Maisonneuve. D'un autre côté, ils auraient certainement tort, les pessimistes qui s'arrêteraient à des dehors inquiétants. La foi est très vive à Montréal. Montréal est l'une des grandes villes catholiques du monde. Pour peu que l'on atteigne certains points dominants, s'aperçoit à l'ancre la flotte des grands vaisseaux des églises au-dessus de la mer unie des maisons. Sur cent vingt-cinq ou cent trente églises, quelques-unes sont petites; mais les autres sont très vastes, leurs proportions sont déconcertantes. Elles accommodent des milliers de personnes; et, le dimanche, elles se vident et se remplissent plusieurs fois de suite. A chaque messe, c'est un flot continu de pratiquants. Puis, des temples spéciaux, l'Oratoire Saint-Joseph, Notre-Dame, au centre de la vieille paroisse, attirent des foules particulières.

C'est une question fort controversée: le Montréal de l'année 1942, la ville cosmopolite aux cabarets de nuit, aux spectacles d'un caractère quelquefois douteux, aux promiscuités dangereuses, a-t-elle conservé ou conserve-t-elle encore une foi vive malgré les éléments délétères du milieu? Il est difficile de sonder les coeurs et de faire le départ entre la routine et la foi agissante. Ce serait peut-être un crite-

rium sûr que de juger Montréal à ses oeuvres. La ville fournit de vastes assistances aux offices religieux; il édifie de grands temples de prière; il alimente et multiplie les oeuvres de charité; il peuple des monastères, des couvents, des séminaires; il trouve non seulement un clergé abondant, mais encore des missionnaires des deux sexes pour les pays lointains; il produit plusieurs ordres religieux, un clergé séculier; ses entreprises d'éducation sont vastes et abondantes. Et tous ces résultats forment comme une fleur qui ne peut pas subsister, toute seule, dans l'air; la fleur pousse au bout d'une tige et la tige doit enfoncer des racines dans un sol riche et bien nourri. Et ce catholicisme ne mérite-t-il pas des éloges singuliers si au lieu de produire ces fruits en vase clos, il doit se maintenir parmi les émanations souvent délétères d'une ville cosmopolite?

D'ailleurs ce catholicisme montréalais est un vaste tronc puissant qui soutient une infinité de branches. Il forme un bloc homogène religieux solide de huit cents mille âmes au moins, car en ce sens, les paroisses ne sont pour ainsi dire que des compartiments artificiels. Trente-cinq ordres religieux masculins possèdent des maisons, des monastères, des institutions d'enseignement, d'étude, de contemplation, de charité; un nombre un peu plus considérable d'instituts de masculines et féminines comme l'Association catholique de la jeunesse française, les Syndicats catholiques et nationaux, la Jeunesse universitaire catholique, la Ligue ouvrière catholique, la J.O.C., la Fédération des femmes, etc., y comptent des milliers de membres.

Qui recensera toutes les maisons d'enseignement, des moindres écoles aux collèges classiques en passant par les noviciats, les juvénats, les collèges commerciaux, les externats, les écoles spéciales, les asiles et orphelinats? Puis Jeanne Mance, ma soeur Judith Moreau de Brésoles, ma soeur Macé, ont eu des continuatrices de premier plan. Les différents siècles ont ajouté de l'ampleur et de la force à cette tradition. Les hommes même ont voulu s'attacher à cette besogne d'hospitalisation. Les uns et les autres dirigent une quinzaine d'institutions et quelques-uns sont de dimensions étonnantes. Leur dévouement égal



ne se borne pas aux malades; il s'étend aux vieillards, aux pauvres, aux incurables, aux orphelins, aux aveugles, aux infirmes, aux déshérités du monde. Savons-nous qu'une cinquantaine d'institutions se classent dans cette seule catégorie? Qu'elles ont pour fondement le dévouement de religieux, de religieuses et de laïques? Qu'elles forment parfois de véritables villages dans la ville?

Voilà les assises principales du catholicisme montréalais. Il faudrait peut-être signaler les mérites particuliers d'un ordre ou de l'autre, les sacrifices que s'impose telle ou telle catégorie de personnes. Naturellement, aussi, les dangers ne manquent pas: le théâtre n'est pas toujours sain, la littérature est parfois dangereuse, la circulation de certaines idées exerce des ravages et mine la foi. Si l'on veut prendre une vue d'ensemble du Montréal religieux cependant, on reste étonné de son ampleur, de sa force, de la somme de dévouements, de mérites et de grandeurs qu'il offre. Dans certaines maisons il atteint une haute ferveur religieuse. Nul mieux que le fondateur ne l'aurait apprécié à sa juste valeur. Le catholicisme montréalais passe par un âge d'or florissant.

Et le Montréal moderne de l'éducation est intimement lié à celui de la religion. Car différents ordres religieux conduisent des séminaires, des scolasticats, des noviciats, des juvénats, des collèges classiques, des externats classiques, des couvents et collèges pour jeunes filles, des instituts pédagogiques, des écoles normales masculines et féminines, des écoles supérieures pour gardes-malades. Ils consacrent toute leur énergie ou partie de leur énergie à l'enseignement.

En second lieu, la Commission scolaire de Montréal existe depuis 1845. C'est aujourd'hui un organisme fort compliqué. Elle dirige deux cent quarante-trois écoles dont le tiers environ sont sous la direction d'un personnel laïque et les autres sous la direction d'ordres religieux d'hommes ou de femmes; près de quatre mille instituteurs y dispensent l'enseignement et une population de 104,049 élèves suit les cours. Elle administre un budget d'environ neuf millions. Des écoles spéciales comme l'Ecole des Beaux-Arts, l'Ecole Technique,

etc., l'École des Hautes Etudes commerciales, des écoles libres complètent le vaste système.

Peut-être l'état présent du Montréal éducationnel n'est-il pas satisfaisant dans toutes ses parties. L'argent manque parfois. L'âge d'entrée est trop élevé, l'âge de sortie trop bas. On constate des déficiences de bâtiments, de personnel qui seraient préjudiciables au développement intellectuel de la jeunesse. Plusieurs estiment que le système actuel n'a pas atteint le point culminant de son évolution. Mais il ne faut pas oublier diverses considérations: l'école a été de tout temps, un sujet facile d'articles de revues et de journaux; nous espérons trop facilement que l'école produira la race de surhommes dont parfois nous avons besoin. Il existe sûrement certains points précis sur lesquels il faut travailler avec application et sang-froid. Encore faut-il s'y prendre avec prudence.

Et comme tout est double à Montréal, à côté du Montréal religieux catholique et français, se trouve le Montréal religieux et éducationnel anglais. Et enfin l'Université de Montréal à côté de l'Université McGill. Celle-ci est aujourd'hui une vieille douairière bien dotée qui, ayant eu la chance de s'organiser au début, a pu se développer peu à peu et croître vite. L'Université française connut des heures pénibles. Fondée dans une crise effroyable comme succursale de l'Université Laval de Québec, elle vient actuellement de subir une seconde crise en obtenant son indépendance, et en construisant sur un emplacement nouveau un vaste édifice moderne qui n'est pas complètement parachevé.

Tout en briques blanches, située sur le versant ouest de la montagne, parfois on dirait le soir qu'elle est taillée dans le roc même ou qu'elle n'est qu'un accident de la montagne; ou bien la brume semble l'étirer comme un accordéon et multiplier par deux et par trois ses pavillons nombreux.

L'Université nouvelle est née dans la contradiction. Les uns voulaient la bâtir dans l'est, les autres dans l'ouest. Quelques-uns préconisaient les pavillons détachés, semi-indépendants, les autres, l'édi-

face unique mais aux ailes nombreuses. A une époque survenaient les tenants de la pierre, à une autre, ceux de la brique. Les yeux plongés dans l'avenir, les optimistes voyaient grand parce qu'ils tenaient compte aujourd'hui des besoins de demain; et les prudents offraient leurs conseils.

Il fallut prendre une décision. Quoi qu'on fasse, il faut toujours prendre une décision. Ceux dont on n'avait pas suivi les conseils ont crié: « Pourquoi si loin? » — « Pourquoi si grand? » — « Pourquoi si haut? » D'autres infortunes sont survenues. L'argent a manqué. L'Université est demeurée en plan, inachevée, pendant quelques années.

Seules ont persévéré dans leur résolution ferme quelques personnes qui ne perdaient pas de vue le grand dessein. Elles ont enfin triomphé. L'édifice se termine. En septembre, la population des étudiants l'envahira pour la première fois. C'est un grand événement pour le Montréal 1942.

Voilà notre population en face d'un fait. L'oeuvre est belle. Comme assiette, l'Université française de Montréal possède l'une des plus hautes corniches du Mont-Royal; en face, les longues terrasses de la montagne portent des quartiers bien construits, bien arérés; plus loin, dans le fond, s'étend la campagne plate qui rappelle la mer Champlain des anciens âges. Le terrain possède de l'ampleur; il est long, large et il pourra prendre soin des développements futurs. Ici, quelques espaces pleins de soleil durant les beaux jours; puis une route bordée d'arbres; et grim pant sur la cime du mont, l'ordinaire futaie de chênes du Mont-Royal, pas très haute parce que la pierre est couverte de peu d'humus, mais avec des troncs égaux, semblables à ceux d'un vieux parc et qui possèdent de l'allure et de la grâce quand on y marche à l'automne.

L'édifice est grand, spacieux. Le tiers doit être aménagé en hôpital.

Et maintenant, après la rude leçon du passé, après les instructions que donne l'histoire de Montréal, pourquoi ne pas faire de

**l'Université le lieu de l'unanimité? N'est-ce pas le temps de voir juste et net, d'exécuter rapidement avec une volonté sûre d'elle-même?**

**Les générations futures n'éprouveront-elles pas l'unanimité de sentiment qui a manqué à celle-ci, mais qui, déjà, est en bonne voie? Quand elles aborderont l'avenue, quand elles verront l'édifice au-dessus du pays, quand elles constateront l'ampleur des desseins, leur approbation ne sera-t-elle pas sans réserve? Cette pensée naît invinciblement de la connaissance des lieux.**

**Ceux qui dirigent l'Université ont l'ambition d'en faire la grande université française d'Amérique. Les édifices sont construits, et ainsi une bonne partie du programme est exécuté. Mais d'une certaine façon, la construction n'est qu'un début. Sans insister sur l'aménagement des terrains, le parachèvement de l'hôpital, il faut en venir à l'amélioration des facultés, à la création d'une vaste bibliothèque, au perfectionnement de l'enseignement. L'Université doit être le grand foyer de culture française. C'est un devoir et c'est une nécessité. Il faut que la lumière de la culture latine soit brandie si haut sur cette hauteur que tous les groupes français du continent l'aperçoivent, comme un phare, du milieu de leurs difficultés et de leurs misères. Ne leur manque-t-il pas un point de ralliement? .**

**Alors l'unanimité n'est pas un vain mot. Elle s'impose à certaines heures et devant certaines entreprises.**

**De même l'état des bibliothèques n'est pas tout à fait satisfaisant.**

**Pendant un temps, Montréal posséda trois grandes bibliothèques publiques: Saint-Sulpice, le Fraser, la Bibliothèque municipale. En cette année du troisième centenaire, Montréal doit enregistrer une régression: Saint-Sulpice est fermée depuis près de dix ans, Fraser manque de fonds. Quelques bibliothèques paroissiales font montre d'une certaine activité. Certaines institutions comme le Jardin Botanique, l'Ecole des Hautes Etudes commerciales possèdent des bibliothèques spéciales importantes.**

**En général cependant les statistiques sont peu satisfaisantes**

quant à la circulation, quant au nombre des personnes qui fréquentent les salles, quant à la disposition dans la ville des bibliothèques existantes. Au lieu d'être disséminées ici et là, elles se tassent toutes dans le bas de la ville; la seule bibliothèque publique possède relativement peu de livres encore, car elle est jeune.

Quand on suit les développements incessants qui ont lieu dans les autres provinces canadiennes et sur tout le continent nord-américain, quand on est témoin des sommes énormes qui se dépensent, quand on examine tous les progrès dans ce domaine: plans de collaboration entre les autorités municipales et scolaires, fondation de succursales dans les quartiers, création de bibliothèques régionales, dissémination du livre par le camion, le tramway, pénétration de bons ouvrages jusque dans les territoires de colonisation et les villages éloignés de pêcheurs, création de bibliothèques dans toute ville ou tout village un peu important, on ne peut qu'être grandement alarmé. Un état trop prononcé d'infériorité est un état de danger. Ne pas se maintenir au même niveau de renseignements, d'informations, contient des menaces si l'on songe que la bibliothèque est la grande auxiliaire de l'école et qu'elle donne à elle seule tout l'enseignement post scolaire.

Malgré ces désavantages, le Montréal intellectuel et littéraire a conquis la première place dans la province et peut-être bien aussi dans le Canada, bien que la comparaison soit difficile à établir. L'ascension depuis le début du siècle a été rapide et saine.

C'est dire que le Montréal moderne a acquis la grande culture de façon à ne pas la perdre. De toutes les villes du Canada français, elle est sans doute la seule à l'avoir atteinte aussi complètement, non seulement dans ses écrivains, mais encore dans le groupe imposant des lecteurs, des professeurs, des universitaires, des critiques, des journalistes. Tous forment un groupe qui comprend aujourd'hui des hommes de toutes les générations, beaucoup de jeunes surtout. Une audience de choix peut guider les auteurs dans leur marche hésitante. Naturellement, les oeuvres qui manifestent cette culture ne sont pas très nombreuses, ni très répandues; mais leur niveau s'élève, le degré

de perfection est chaque jour plus grand, un sang nouveau circule. Elles ne sont encore que les premières manifestations d'un état d'esprit nouveau.

Les principaux artisans de cette rénovation participent au sort difficile des minorités. Ainsi, quelques-uns d'entre eux, s'ils habitaient la France, les Etats-Unis, pourraient conquérir un vaste public, jouir de loisirs pour se perfectionner encore, se consacrer exclusivement à leurs travaux. Mais ils doivent s'user dans d'autres besognes, leurs productions ne sont jamais nombreuses, et la qualité de leurs écrits ne sera pas aussi bonne qu'elle pourrait l'être. Ils ne donneront pas leur pleine mesure. Et comment le public saurait-il leur demander de nombreuses oeuvres solides, ou se plaindre de la rareté de celles-ci, lorsqu'il est le témoin journalier de leur existence surchargée jusqu'à l'épuisement.

L'Université également a su se trouver une élite remarquable. Elle compte quelques hommes de tout premier ordre. Dans le groupe des professeurs, se trouvent plusieurs savants.

Tout ce domaine de l'intelligence, des bibliothèques, de l'Université, de l'enseignement est d'une importance assez souvent oubliée. Dans un pays où deux races se côtoient, dans un monde où plusieurs nations vivent l'une à côté de l'autre, c'est nécessairement la moins bien instruite, qui distinguera mal ses intérêts, et qui sera exploitée par l'autre, dominée par l'autre. Puis, en pays démocratique, ce n'est pas seulement l'élite dont il faut élever le niveau de civilisation, mais tout le peuple, puisque c'est de lui, par le moyen des élections, que dépendent des décisions importantes.

Enfin, ce Montréal moderne qui passe de l'aspect historique aux aspects anglais, juifs, cosmopolites, du dénuement à l'opulence, qui voit couler, sans se mêler, comme aux temps lointains de Durham, les courants indépendants de langue, de religion, de race, qui unit le catholicisme fervent à l'impiété notoire, quelle impression faut-il en garder? On le voit bien: c'est un ouvrage non terminé. Il ressemble encore aujourd'hui à un chantier de construction. Chacun y poursuit

son ouvrage avec énergie. Oeuvres intellectuelles, oeuvres matérielles, oeuvres éducationnelles, oeuvres universitaires, toutes sont entre les mains des ouvriers. Chacun y travaille avec ampleur. Personne n'y croit avoir atteint la perfection; partout se font jour les volontés d'amélioration, de développement, de progrès. La fatigue n'a pas abattu cette jeune force américaine, elle n'a pas entamé cette volonté violente du mieux qui doit animer les âmes.

Un levain manque peut-être encore un peu à ce Montréal de l'année 1942. C'est la connaissance des vieilles traditions solides de la cité. C'est encore la fierté de toutes les oeuvres anciennes. Les commencements furent grands, les périodes subséquentes amorcèrent de bonnes coutumes. Quelle tradition militaire peut se comparer à celle qui fut posée aux heures du régime français? Quelle tradition parlementaire peut égaler celle qui se résume dans trois noms: Papineau, La Fontaine, Cartier? Quelle tradition municipale fut aussi sage que celle qui imposa le développement de notre ville, de notre port, de nos chemins de fer?

Dans un corps aussi vaste, il est certainement difficile de créer une âme, un faisceau de volontés communes: c'est un mal dont souffrent beaucoup de grandes villes, mais non pas toutes. On peut y réussir par l'étude et la connaissance de l'histoire de Montréal. L'orgueil du passé est légitime, il peut conduire à des résolutions. Il inspirera certainement le désir d'une bonne administration, d'une bonne représentation, d'un développement harmonieux.

Aucune carence ne se paie aussi cher, aussi vite que celle du civisme. La population en souffre dans chacun de ses membres. L'industrie s'en va à droite avec les emplois, les institutions importantes à gauche. L'étranger est doté aux dépens de la ville. Tout va à vau-l'eau comme dans une maison sans autorité. Les inconvénients quotidiens atteignent l'individu dans l'habitation, le transport, les impôts, le gagne-pain, le manque d'argent pour les besognes vraiment urgentes.

Pour résumer, l'histoire de Montréal est remplie d'enseignements; elle fournit des directives. A la lumière du passé, le Montréalais peut apporter un jugement plus sûr sur les événements présents. Il peut suivre la courbe de ses grandes traditions. Enfin, il sentira certainement son courage grandir car toutes ces générations de Canadiens-français qui ont précédé la nôtre ont réglé, l'une après l'autre, des difficultés vitales et remporté de difficiles victoires. La génération actuelle peut certainement les imiter.

Jés. Paul Desrosiers.